

LES NAUFRAGES : interview 2016 pour leurs albums "Libertalia" et "Concert intégral".

691 N

Mensuel
7€

Décembre 2016

ACCORDEON

& ACCORDÉONISTES

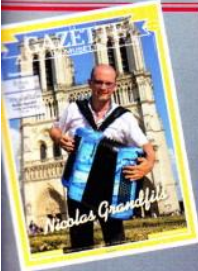
ET AUSSI
DANS CE NUMÉRO :
Silvère Burlot,
Cordes à Bretelles,
Christian Coupas,
André Minvielle.

Les rubriques
habituelles :
l'agenda des bals,
concerts et festivals,
la pédagogie,
les chroniques,
la boutique.

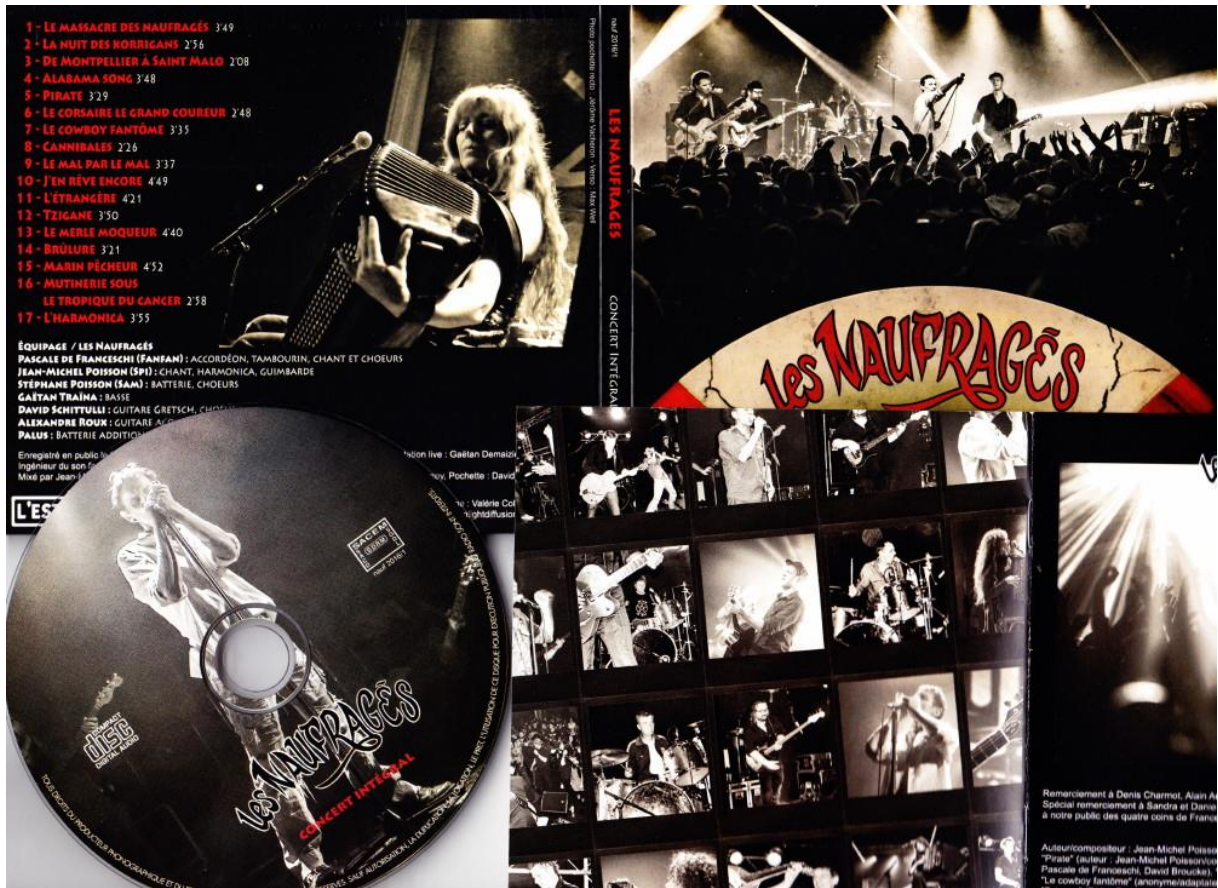
Dans "La Gazette
du musette" :
Nicolas Grandfils.



Fanfan
du groupe
Les Naufragés



L 19750-169 - F. 7.00 € - RD



Articles parus dans
“Accordéon & accordéonistes” (décembre
2016)
et “Trad magazine” (janvier/février 2017).

**Entretien avec SPI (chant, harmonica)
et FANFAN (accordéon, chant)
du groupe LES NAUFRAGES
pour leurs albums
“Libertalia” (2015)
et “Concert intégral” (2017).**

Propos recueillis par François Guibert.

LES NAUFRAGÉS

Corsaires rockab' celtes folk trad'

En 2016, Les Naufragés fêtent leurs 30 ans d'existence, incluant une pause entre 2001 et 2011. Fanfan est l'accordéoniste du groupe depuis 1990. Elle chante sur plusieurs morceaux, en concert comme sur disque. Ex-leader du groupe OTH, Spi est le chanteur, harmoniciste, et auteur des textes.



Les Naufragés. De gauche à droite : Alexandre Roux (guitare acoustique), Fanfan (accordéon, chant), Spi (chant, harmonica), Gaëtan (basse), Samy "Le Crabe" Poisson, David Schittulli (guitare).

Les Naufragés ont été créés en 1986 par Spi. En parallèle, jusqu'en 1991, il était le chanteur d'OTH, groupe de rock sauvage et électrique basé à Montpellier. Trois albums de référence : "Réussite", "Sur des charbons ardents" et "Sauvagerie" (évitiez "Explorateur"). Comme le confie à juste titre Fanfan dans l'entretien, le meilleur disque studio des Naufragés demeure "Coup de foudre" (1994), produit par Larry Martin. Un CD doté d'un son compact, "de groupe".

Sous influences rockab' à la Johnny Burnette (adaption en français de *Touch Me*) ou Gene Vincent. Avec effluves musicales du grand large : le trip celtique, chanson, accordéon. À l'actif aussi des Naufragés, deux albums live, enregistrés et mixés comme il faut. "En concert" (1996, introuvable depuis presque dix-huit ans) réunit leurs chansons mémorables des années 1990 : *Lola n'a qu'un seul amant*, *La rose des vents*, *J'en rêve encore*, *La lumière des ténèbres*, *Reste avec moi*, etc. À paraître en

janvier, le "Concert intégral" a été enregistré le 3 octobre 2015 à Bures-sur-Yvette (91). Dix-sept titres y figurent : *Le merle moqueur*, *Marin pêcheur*, *L'harmonica*, *Le mal par le mal*, *J'en rêve encore*, *Le cow-boy fantôme*, *Brûlure*, etc.

Fanfan, vous sortez un album live, "Concert intégral". Qu'as-tu à dire sur ce CD ?

Fanfan (accordéon, chant) : Plus on fera de disques live, mieux ça sera. Les Naufragés, on est un groupe de scène.

Le reproche que je ferais à tous nos albums, hormis "À contre-courant" (1994), c'est qu'on est trop coincés en studio. Ça ne bouge pas assez. Comme disait Spi l'autre jour, « si on doit refaire un album studio, il faut qu'on joue ensemble » lors de l'enregistrement. Prise par prise, on perd notre âme dans les albums. Donc un disque live, je ne peux qu'être heureuse. Plus on en fera, mieux je me porterai.

Les Naufragés fêtent leurs 30 ans en 2016, même s'il y a eu une interruption entre 2001 et 2011. Quels ont été les moments scéniques les plus forts ?

F. : Il y en a eu plein. Par exemple avec la "Caravane des Quartiers", dont celle à Belfast (Irlande) en août 1995. Ou quand on a redémarré, un concert à Saint-Étienne en plein air devant cinq mille personnes.

Quels sont tes albums préférés des Naufragés ?

F. : "Coup de foudre" (1994). C'est celui qui est le plus rock'n'roll. Ce qui me plaît, c'est l'accordéon dans ce son rock'n'roll.

Sur scène, quels morceaux aimes-tu le plus jouer ?

F. : On a fait un seul nouvel album studio depuis notre reformation, "Libertalia". On joue donc pas mal d'anciens titres. Ceux-ci ont changé car c'est une nouvelle formation des Naufs. D'autres personnes ont intégré le groupe, l'âme des chansons est différente. J'aime bien ça. Nous sommes moins nombreux. Il n'y a plus de violons, de cuivres, même si j'appréciais ces instruments. On est revenu à un son plus basique, plus rock. Le son que l'on avait à nos tout-débuts, vers 1990, quand nous étions

quatre ou cinq. On reprend *L'harmonica, De Montpellier à Saint-Malo* (1988). J'aimerais bien qu'on fasse *Souveraine* (album "La cour des miracles", 1997). *Le merle moqueur* (l'un des tubes des Naufragés, issu du CD "À contre-courant" paru en 1992, NDLR), j'adore le jouer même si au bout d'un moment... Mais on est obligé de le faire, le public le réclame. Il y a des soirs où c'est magique et où une chanson déjà jouée plusieurs milliers de fois sonne super.

Qu'as-tu fait en tant que musicienne entre 2001 et 2011 ?

F. : Rien. J'ai élevé mon fils, un boulot à plein temps (*sourire*). J'ai repris la fac, des cours de musicothérapie, le soin par la musique. Mais je n'ai pas joué dans d'autres groupes. Il fallait que je vive autre chose.

Comment s'est effectué le nouveau départ en 2012 ?

F. : Grâce à Gaëtan, le bassiste. C'est assez rigolo car ce n'était pas encore la formation actuelle. Il y avait Bébert qui remplaçait plus ou moins le violon par sa mandoline et plein de petits instruments. Au départ, ils étaient fans des Naufs. Ils ont contacté Spi : « Vous ne voulez pas refaire *Les Naufragés* ? » Spi m'a téléphoné, et au bout de dix ans j'avais envie. Ensuite, Bébert est parti mais il reste Gaëtan.

Comment se déroulent les concerts des Naufragés depuis 2012 ?

F. : Il y a deux membres du groupe à Montpellier, deux à Saint-Étienne, un à Grenoble, moi je réside à Morlaix. Pour répéter, quand il y a des nouveaux morceaux, on se rend tous dans le Sud durant quinze jours et on ne fait que jouer.

En 2004, Spi a monté un groupe de musique traditionnelle, Spi & La Gaudriole. Qu'est-ce que cela a amené au sein des Naufragés ?

F. : Musicalement, je ne suis pas sûr que ça ait amené quelque chose. Par contre, le fait qu'il ait joué avec d'autres personnes, ça a apporté un plus. Spi a changé. Il est plus serein, plus facile, plus détendu, sur scène comme dans la vie.

Comment créez-vous ensemble l'alliance guitare rockabilly & accordéon ?

F. : Ça démarre toujours avec Spi car il écrit les textes. À chaque fois, il a des accords de guitares pour chaque nouveau titre, la mélodie et ses paroles. Les autres membres du groupe aiment travailler ensemble. Moi, j'aime bien bosser seule, comme je suis à Morlaix. Mais même avant, lorsque j'étais à Montpellier, c'était pareil. Ils me donnent les morceaux et je vois sur lesquels j'ai envie de jouer, ce que je peux leur apporter. Ensuite, on se retrouve, on discute, on essaie, on met ça en commun. J'aime bien trouver moi-même mes parties d'accordéon. Je ne suis pas très bonne en improvisation. Parce que j'ai fait treize ans d'études de musique classique.

En concert, tu joues sur la quasi-totalité des chansons ?

F. : Sur scène, il y a cinq ou six morceaux du set où je ne joue pas. Tout en restant sur scène. Car je chante. Je peux chanter et jouer à la fois. Parfois, je chante sans utiliser l'accordéon. Ça fait du bien de le poser et de s'éclater en chantant. En fait, il me faut les deux.



© Raphaël Rinaldi

Fanfan.

Quels musiciens ont influencé ton jeu ?

F. : Entre autres, les Stray Cats, les Stranglers, Charles Trenet, Barbara. J'aime Mozart mais pas Bach. Je ne peux pas écouter du rap. La mélodie, pour moi, c'est très important. Il me faut vraiment des lignes mélodiques, tout est basé dessus. Georges Brassens, j'ai beaucoup de mal pour ça. Pourtant, il a de supers textes. Chez les accordéonistes, j'aime Marcel Azzola. Quand j'étudiais l'accordéon classique, je passais les concours de l'U.N.A.F. ⁽¹⁾ et il était membre du jury aux côtés d'André Astier.

J'aime beaucoup la façon de jouer d'Azzola, chose que je ne retrouve pas chez Yvette Horner. J'aime Clifton Chenier, l'ambiance cajun.

Tu chantes parfois avec Spi sous forme de voix qui se répondent, ou bien en chant solo. Quelles sensations cela te procure-t-il, comparé aux moments où tu joues de l'accordéon ?

F. : J'ai besoin de chanter. Mais si je chante trop, il me faut jouer de l'accordéon. Ce ne sont pas les mêmes sensations. J'ai besoin des deux. Après, quand je chante et

joue de l'accordéon en même temps, c'est beaucoup de travail en amont. Je ne fais pas du tout avec ma voix ce que je fais avec mes doigts sur l'instrument. Il faut que je maîtrise très bien le morceau, d'un point de vue technique. Afin que je ne pense plus à mes doigts et que je mette ma voix par-dessus.

Lorsqu'on enregistre un album où je fais beaucoup de chœurs et de chant, après il faut roder les titres en question sur plusieurs dates. Mais au bout du compte, j'y arrive.

Avant Les Naufragés, je faisais partie de petits groupes

à Saint-Étienne mais où je chantais et ne faisais pas du tout d'accordéon. Une fois mon cursus classique terminé, j'ai posé l'accordéon et fait de la musique en tant que chanteuse. Je ne l'ai repris qu'avec Les Naufs. Parce qu'ils cherchaient une personne jouant de cet instrument.

Comment la plume de Spi a évolué au fil des albums ?

F. : On en avait marre des petits lutins qui gambadent (*sourire*). C'était toujours un peu ça. Là, c'est plus réel, sans être politique mais plus terre à terre, et dans le contexte d'aujourd'hui. C'est mieux.

Comme *Les sans voix* (album "Libertalia", 2015) ?

F. : *Les sans voix*, c'est autre chose. Spi a chanté ce texte par rapport à David (Broucke), notre ancien guitariste, décédé en 2014. Il était à fond dans la cause animale. David avait plus ou moins écrit les paroles. Elles évoquaient surtout les animaux mais on ne pouvait pas parler que de ce thème-là. Spi a donc un peu retravaillé le texte.

À partir du CD "À contre-courant" (1994), il y a moins d'histoires de marins. En tout cas, lorsqu'il y en a, c'est plus subtil. Vous sentiez-vous coincé dans ce carcan ?

F. : Oui, ce n'est plus comme dans le disque "Ça baigne" (1990). Mais on ne s'est pas posé la question. Sur le premier album, "Les Naufragés", lorsqu'ils étaient en trio, les chants de marins c'était vraiment ce qu'ils voulaient faire. Quand je suis arrivé en 1990, c'était toujours ça : du celte, du breton à la sauce rock'n'roll genre Pogues. Mais on ne s'est jamais dit : « *Y'en a marre, passons à autre chose.* » Ça s'est

fait tout seul. Les morceaux sont arrivés, on constatait qu'en effet, c'était moins dans cette ambiance de marins, de mer. Désormais, on a envie d'y revenir un peu, au celte. Ça nous manque. C'est bien de ne pas toujours faire le même disque. Un coup on fait du rockabilly, un autre morceau c'est du celte, une autre chanson c'est du trad', etc. Ces ambiances différentes, c'est ce qui me plaît chez Les Naufs.

Un thème revient dans quasiment chaque texte, sous des formes différentes : la liberté. C'est le moteur du groupe ?

F. : Oui. La liberté, le hasard des rencontres. Les Naufs ont toujours évolué comme ça. Dans le monde de la musique, c'est plus dur, plus difficile. Quand nous nous sommes arrêtés en 2001, on avait tout : un tourneur, un distributeur. Il n'y a jamais eu de problèmes humains ou d'egos. Nous ne nous sommes pas disputés. Simplement, il y a eu des enfants qui sont nés, on voulait faire une pause. C'est plus dur maintenant car on n'a plus rien. Sans non plus repartir à zéro, on ne recommence pas au niveau où on en était en 2001 d'un point de vue financier. Musicalement, ce n'est pas plus compliqué. Après un arrêt de dix ans, c'est génial de recommencer. Et puis il y a du sang neuf avec de nouveaux musiciens, c'est fabuleux.

Comment es-tu venue à l'accordéon ?

F. : Mon père était mineur de fond. Ma mère ne travaillait pas et s'occupait de nous. On habitait Saint-Étienne. Mes deux frères et moi, huit et six ans d'écart entre eux et moi, on jouait tous les trois de l'accordéon. De 6 à 19 ans, j'ai étu-

dié l'accordéon classique : classes, grades à prendre, concours U.N.A.F... Et, ça c'était bonnard, je m'éclatais, un orchestre de trente-trois accordéons. Ça sonnait ! Je n'ai jamais fait de musette, même si je n'ai rien contre. Après, j'ai arrêté. Je m'y suis remis en intégrant Les Naufs. Je n'avais plus trop de technique même si, comme le vélo, ça ne s'oublie pas. Mais j'ai bossé. Spi m'avait donné une cassette sur laquelle il y avait vingt morceaux.

En 2016, y a-t-il encore dans le public des Naufragés des fans d'OTH (groupe rock de Spi de 1978 à 1991) ?

F. : Oui, surtout dans des concerts à Paris. Il y a tous les âges. Les personnes qui ont vécu l'époque du rock alternatif, qui suivaient OTH et Les Naufragés première période en concert. Qui ont vieilli, comme nous. Mais il y a aussi leurs enfants.

L'actuelle tournée a démarré il y a un an. Comment se passent les retrouvailles avec les spectateurs qui vous ont déjà vus auparavant ?

F. : Avec ceux qui ont aimé ce qu'on faisait, quand on revient, ça ne peut que bien se passer. Mais comme l'album "Libertalia" et le nouveau disque live ne sont pas distribués en magasins (*au moment de l'interview, NDLR*), il y a régulièrement des personnes qui nous disent après avoir assisté aux concerts : « *Je ne savais pas que vous aviez reformé le groupe.* »

Comment l'accordéon était perçu lors de tes premiers concerts avec Les Naufragés il y a vingt-cinq ans ?

F. : Ce n'était pas toujours facile. Des « *Vas-y Yvette !* »,

j'en ai entendu un paquet. Surtout qu'au tout début des Naufs, c'était en grande majorité des fans d'OTH dans la salle. L'accordéon, c'était un ovni. En plus joué par une fille. À l'époque, il n'y avait pas beaucoup de filles qui jouaient d'un instrument au sein des groupes. Maintenant, il y en a plein, c'est génial.

Concernant l'accordéon, je trouve qu'il est revenu dans le rock grâce à *Rock Amadour* (1981) de Gérard Blanchard. Puis à partir de 1987/1988, il y a eu Les Négresses Vertes, Les Naufs. Entre-temps, il y a eu une période charnière où on n'entendait pas d'accordéon. Dans le milieu du rock, l'accordéon n'était pas bien vu, c'était « le piano du pauvre », musette et compagnie. Moi, je pars du principe qu'on peut tout faire avec n'importe quel instrument, si on l'utilise bien. Désormais, aux concerts, les spectateurs sont contents de voir et entendre un accordéon. Ils apprécient, trouvent ça génial. Ce n'est pas du tout comme au début des Naufs. Même les jeunes aiment. Car ils ont grandi en écoutant des groupes où il y a de l'accordéon. Pour eux, ça passe mieux que pour notre génération qui écoutait du rock'n'roll où il n'y avait pas d'accordéon. De façon générale, y compris dans d'autres musiques, cet instrument n'a pas eu trop de chance. J'ai fait le conservatoire en parallèle de l'école d'accordéon. Il n'y avait pas d'accordéon au conservatoire à l'époque. Premier cours dans cette institution, premier prof, il nous demande à chacun : « Vous jouez de quel instrument ? » Je réponds : « De l'accordéon. » Il me dit : « Ce n'est pas un instrument. » Même au niveau classique, l'accor-

déon n'était pas bien considéré. Il avait une connotation peuple, populo, pas assez sélect. Donc au conservatoire, ça ne le faisait pas.

Spi, quelles ont été les visions successives de l'accordéon ?

Spi (chant, harmonica) : Au début, je venais de quinze ans de dictature de guitare électrique, du rock des années 1950/1960. Je me suis dit : « C'est pas l'instrument qui fait le rock. C'est pas la forme, c'est le fond. Donc c'est l'instrumentiste. » Quand j'ai fondé Les Naufragés en 1986, je me suis dit : « Bon, j'adore la guitare électrique, j'en garde une. Mais là, il est temps que prennent place des musiciens qui ne sont pas guitaristes. » Je voulais prendre l'instrument symbolique du prolétariat, du vrai peuple, de la rue. J'adore Édith Piaf, Fréhel, les chanteuses des années 1930. J'aurais été en Roumanie, j'aurais pris un violon. L'accordéon, il me semblait que c'était le symbole de la France, du peuple. Quand j'ai rencontré Fanfan, c'était dans un bar, là où le peuple va. À cette période, on jouait en trio : Phil Messina (basse, du groupe OTH), mon frangin Samy Poisson (batterie) et moi (chant, harmonica). Je discute avec quelqu'un : « J'aimerais bien jouer avec un accordéon. » Le gars me dit : « Tu vois cette fille au bout du comptoir ? Va la voir. » C'était Fanfan. Quand elle est arrivée avec son accordéon et qu'elle a commencé à jouer, je me suis dit : « Putain ! C'est les Doors. » Je suis fan de ce groupe, où le clavier est très présent. Et son accordéon à elle sonne particulièrement profond. Il y avait le côté sacré, harmonium, ce va-et-vient. Ça tangué. Ces creux dans le son,

ces pics, pas très contrôlables, pas comptables dans le temps. Ça tombe comme ça tombe, il faut l'accepter. J'aimais bien ce côté aléatoire, en plus du son. D'entrée de jeu, j'ai été séduit, pas déçu.

Qu'apportent Fanfan et son jeu d'accordéon dans Les Naufragés ?

S. : C'est le liant. C'est un instrument qui met en valeur la guitare, la rythmique un peu saccadée, le nappage. Et en même temps, il y a sa partie instrumentiste, soliste : elle fait des solos, contre-chants, etc. Fanfan a ces deux rôles-là. En plus, et ce n'est pas un détail, elle chante.

C'est souvent sous forme de duo, vos deux voix ensemble. Il n'y a pas un titre où elle chante toute seule ?

S. : Elle fait l'intro vocale du *Merle moqueur* seule. C'est vrai que c'est un truc que j'ambitionne : la faire chanter en solo.

Quelles sont les différences entre les textes que tu as écrits pour OTH et ceux des Naufragés ?

S. : Dur à dire. Je sais que je ne m'adresse pas au même public et c'était l'intention de départ. Durant dix à quinze années d'OTH, j'ai chanté des textes anarchistes dans des salles face à des spectateurs anarchistes. Au bout d'un moment, je me suis dit : « Ça tourne en rond. » C'est un cercle fermé. Avec Les Naufs, justement, la vision, c'est d'être tout-terrain, familial. Essayer d'avoir le même fond dans le message, avec une forme plus appropriée, pour ne pas heurter. J'ai enlevé la provoc' trop vigoureuse, les argots, les grossièretés. Mais j'ai quand même gardé certains trucs.



Albums
"Concert
intégral"
(De Bouche à
Oreille/Label de
Mai/PIAS, 2017)
et "Libertalia"
(De Bouche à
Oreille/Label
de Mai, 2015)
des Naufragés.



Spi.

D'où vient cette fascination pour les bateaux, les marins, le grand large ?

S. : Mon frangin et moi-même sommes Bretons, ce sont nos racines. Quand on les a découverts, ça a été un peu choc. Il y avait dedans le rock'n'roll, qui n'est pas qu'une musique. C'est aussi une forme de vie, une aventure sur la route, d'un port à l'autre, de rencontres en rencontres. C'est la découverte de l'inconnu, comme les marins bretons, les explorateurs, les pêcheurs... Surtout à l'époque de la marine à voile : c'était totalement bargeot ce

qu'ils faisaient, ces gens-là, il fallait une illumination intérieure. Presque comme une vocation, l'appel de Dieu, pour aller affronter ça. Les gens qui ont la passion du rock'n'roll, c'est pareil. Quand j'ai découvert le rock'n'roll, c'est comme si j'avais découvert Dieu : « *C'est bon, j'ai besoin de rien d'autre.* »

« Avec son accordéon, Fanfan met en valeur la guitare, la rythmique un peu saccadée. Il y a aussi sa partie instrumentiste et soliste. En plus, et ce n'est pas un détail, elle chante. »

(Spi)

Les Éditions du Chasse-Marée ont fait du collectage massif sur tout ce qui se passe dans les côtes bretonnes, vendéennes, la Normandie, l'Angleterre. Cette maison d'édition a sorti cinq ou six doubles albums vinyles, avec des feuillets intérieurs. Je me suis offert ça.

« Un coup on fait du rockabilly, un autre morceau c'est du celte, une autre chanson c'est du trad', etc. Ces ambiances différentes, c'est ce qui me plaît chez Les Naufragés. »

(Fanfan)

Et je me suis dit : « *C'est mon héritage breton.* » Ces albums-là, c'est la seule chose qu'on a hérité de la Bretagne. Je les écoute. Même s'il y a parfois des choses plus ringardes, il y a des mélodies et textes magnifiques. Par exemple, *Le corsaire le grand coureur*, où il y a une rythmique rock'n'roll. On peut faire du rock, se soumettre à l'influence anglo-saxonne. Mais pourquoi pas mettre aussi ce qui vient de chez nous ? Surtout si c'est inconnu. À l'époque, en 1988, nous avons été salement

Fanfan.



© Raphaël Rinaudi

méprisés par les journaux rock. Dans *Best* ou je ne sais pas quoi, à propos du premier album des Naufragés, un mec a écrit : « *Qu'est-ce qu'on a fait pour mériter ça ?* »

Pourtant, c'était l'époque où Les Négresses Vertes ont commencé à cartonner ?

S. : Les Négresses, ça a marché un peu après, à partir de 1989. Il y a eu les Pogues en parallèle. J'ai alors percuté : « *C'est dans l'air du temps, ce changement dans la forme musicale du rock.* » Los Carayos (Manu Chao, Schultz de Parabellum, François Hadji-Lazaro) qui faisaient presque du country folk, Pigalle, Les Négresses sont arrivés... Tout est dans l'air, les idées sont dans l'air, il faut juste capter.

Qu'est-ce que ton expérience au sein de Spi & La Gaudriole depuis 2004 amène dans Les Naufragés ?

S. : Le jeu de scène. Parce que la Gaudriole, c'est la danse. J'ai découvert un univers fabuleux. Et des musiques intemporelles. Ça me trotte de plus en plus : reprendre avec Les Naufs les chansons les plus festives de La Gaudriole. Par exemple, faire un cercle circassien facile à mener et une farandole. Puis finir le concert en reprenant deux titres de la Gaudriole. Après l'arrêt des Naufs en 2001, j'ai découvert les musiques et danses trad'. Je me suis remis pendant une dizaine d'années sur les pistes. Ça m'a fait renaître.

Tu connaissais cet univers trad' avant ?

S. : Non, avant je ne connaissais quasiment rien de tout ça. Surtout en étant dans le Sud, pour avoir accès à ce genre de milieu trad', il fallait vraiment fouiner. À l'inverse de la

Bretagne par exemple, où il y avait des fest noz, etc.

Le trad' semble avoir été une découverte aussi forte que le rock'n'roll ?

S. : Ah ouais ouais. Moi, c'est des illuminations, dans ma vie ce n'est que ça. À un moment donné, j'écoute des chants de marins, je me dis : « *C'est imparable, on ne peut pas laisser passer ça.* » Le pouvoir du chant pur, cette puissance... Il y a aussi l'esprit de la chorale. Tout ça pouvait s'allier au rock'n'roll, donc j'y suis allé. Après, pour le trad', j'ai pris une énorme baffe à Saint-Martial, un village dans les montagnes des Cévennes, derrière Montpellier. Il y avait une espèce de fête, un sabbat. Le village avait réouvert ses portes, il est abandonné durant l'hiver. Trois mille personnes. Les jeunes avaient repris les tavernes, avaient ouvert les caves, mettaient des packs de bières. Des gens virevoltaient en dansant dans les rues. J'étais avec ma compagne, je lui ai dit : « *Tu vas voir, il y en a qui vont débouler habillés en ours !* » Dix minutes plus tard, une fanfare arrive, hautbois, tambour, vêtue en ours. Comme si on se retrouvait dans une porte temporelle, un monde féérique. Et je vois les danses, je me renseigne : « *C'est quoi ça ?* » On me répond : « *La bourrée 2 temps.* » Pour moi, la bourrée c'était un truc ringard. Or, là, je vois des gens qui voltigent. Je me dis : « *C'est ça que je veux faire !* » Si j'ai fondé le groupe Spi & La Gaudriole, ce n'est pas pour la musique elle-même mais pour la danse. Je voulais faire danser les gens. Il n'y a rien de mieux, de plus fort, quand on est sur scène de voir trois cents à quatre cents

personnes faire le même code de danse au même moment, une grosse chorégraphie. Et sentir que la star, c'est pas sur scène mais dans le public, l'ensemble, tout le monde est artiste. Ça, c'est supérieur à tout ce que j'ai pu vivre auparavant.

Dans le domaine du spectacle, il y a quelque chose de malsain : cinq personnes éclairées sur une scène et puis une assistance anonyme, dans le noir, debout, souvent immobile. Des spectateurs qui parfois s'emmerdent, ont mal aux jambes et qui, en plus, ont payé pour faire ça. J'ai l'impression qu'ils rêvent par personnes interposées. C'est-à-dire qu'ils ressortent de la salle et leur vie continue comme avant. Dans le trad', ça ne se passe pas comme ça. Quand on connaît la danse, la vie ne continue pas comme avant. C'est une autre vie. Je n'ai jamais vu des personnes aussi passionnées et acharnées que les danseurs trad', plus que les rock'n'rollers. Je connais des danseurs trad' dont la vie est axée sur ça : le 1^{er} juillet, ils vont à tel événement trad' en camping-car. Ensuite, ils se rendent à Ars, Gennetines, Saint-Gervais-d'Auvergne, au Portugal, en Espagne, en Italie, tout ça jusqu'à fin août. Il n'y a rien qui peut surpasser ça. Car le nerf et le cœur de ça, c'est la sensualité. Retrouver le contact sensuel avec les gens. Outre le fait que la danse et les musiques sont géniales, c'est dans le trad' qu'on trouve les plus belles nanas. Elles sont coquettes dans les bals. J'aime le côté gracieux de ce milieu.

Propos recueillis par
François Guibert.

(1) : Union nationale des
accordéonistes de France.

Contact page 82.



En concert :
28/01 La Pêche
à Montreuil-
sous-Bois (93) •
10/02 Gare du
Clavier à Saint-
Étienne (42)
• 25/03
Gymnase de
Saint-Didier-
en-Velay (43).

Corsaires rockab' celtes folk trad'

Spi des Naufragés

Par François Guibert
© Photo : Raphaël Rinaldi

Pour leurs 30 ans d'existence, incluant une pause entre 2001 et 2011, Les Naufragés sortent un CD live.

Les Naufragés ont été créés en 1986 par Spi (chant, harmonica, parolier). En parallèle, jusqu'en 1991, il était le chanteur d'OTH, groupe de rock sauvage et électrique basé à Montpellier. Trois albums de référence : "Réussite", "Sur des charbons ardents" et "Sauvagerie" (évitiez "Explorateur"). Le meilleur disque studio des Naufragés demeure "Coup de foudre" (1994), produit par Larry Martin. Un CD doté d'un son compact, "de groupe". Sous influences rockab' à la Johnny Burnette (adaption en français de *Touch Me*) ou Gene Vincent. Avec effluves musicales du grand large : le trip celtique, chanson, accordéon.

À l'actif aussi des Naufragés, deux albums live, enregistrés et mixés comme il faut. "En concert" (1996, introuvable depuis presque dix-huit ans) réunit leurs chansons mémorables des années 1990 : *Lola n'a qu'un seul amant, La rose des vents, J'en rêve encore, La lumière des ténèbres, Reste avec moi*, etc. À paraître en janvier, le "Concert intégral" a été enregistré le 3 octobre 2015 à Bures-sur-Yvette (91). Dix-sept titres y figurent : *Le merle moqueur, Marin pêcheur, L'harmonica, Le mal par le mal, J'en rêve encore, Le cow-boy fantôme, Brûlure*, etc.

Quelles sont les différences entre les textes que tu as écrits pour OTH et ceux des Naufragés ?

Dur à dire. Je sais que je ne m'adresse pas au même public, et c'était l'intention de départ. Durant dix à quinze années d'OTH, j'ai chanté des textes anarchistes dans des salles face à des spectateurs anarchistes. Au bout d'un moment, je me suis dit : « Ça tourne en rond. » C'est un cercle fermé. Avec Les Naufrs, justement, la vision, c'est d'être tout-terrain, familial. Essayer d'avoir le même fond dans le message, avec une forme plus appropriée, pour ne pas heurter. J'ai enlevé la provoc' trop vigoureuse, les argots, les



grossièretés. Mais j'ai quand même gardé certains trucs.

D'où te vient cette fascination pour les bateaux, les marins, le grand large ?

Mon frangin, Samy "Le Crabe" Poisson (*batteur des Naufragés, NDLR*), et moi-même sommes Bretons, ce sont nos racines. Quand on les a découverts, ça a été un peu choc. Il y avait dedans le rock'n'roll, qui n'est pas qu'une musique. C'est aussi une forme de vie, une aventure sur la route, d'un port à l'autre, de rencontres en rencontres. C'est la découverte de l'inconnu, comme les marins bretons, les explorateurs, les pêcheurs... Surtout à l'époque de la marine à voile : c'était totalement bargeot ce qu'ils faisaient, ces gens-là, il fallait une illumination intérieure. Presque comme une vocation, l'appel de Dieu, pour aller affronter ça. Les gens qui ont la

passion du rock'n'roll, c'est pareil. Quand j'ai découvert le rock'n'roll, c'est comme si j'avais découvert Dieu : « C'est bon, j'ai besoin de rien d'autre. »

Les Éditions du Chasse-Marée ont fait du collectage massif sur tout ce qui se passe dans les côtes bretonnes, vendéennes, la Normandie, l'Angleterre. Cette maison d'édition a sorti cinq ou six doubles albums vinyles, avec des feuillets intérieurs. Je me suis offert ça. Et je me suis dit : « C'est mon héritage breton. » Ces albums-là, c'est la seule chose qu'on a hérité de la Bretagne. Je les écoute. Même s'il y a parfois des choses plus ringardes, il y a des mélodies et textes magnifiques. Par exemple, *Le corsaire le grand coureur*, où il y a une rythmique rock'n'roll. On peut faire du rock, se soumettre à l'influence anglo-saxonne. Mais pourquoi pas mettre aussi ce qui vient de chez nous ? Surtout si c'est

« JE N'AI JAMAIS VU DES PERSONNES AUSSI PASSIONNÉES ET ACHARNÉES QUE LES DANSEURS TRAD'. PLUS QUE LES ROCK'N'ROLLERS. »

inconnu. À l'époque, en 1988, nous avons été salement méprisés par les journaux rock. Dans *Best* ou je ne sais pas quoi, à propos du premier album des Naufragés, un mec a écrit : « *Qu'est-ce qu'on a fait pour mériter ça ?* »

Pourtant, c'était l'époque où Les Négresses Vertes ont commencé à cartonner ?

Les Négresses, ça a marché un peu après, à partir de 1989. Il y a eu les Pogues en parallèle. J'ai alors percuté : « *C'est dans l'air du temps, ce changement dans la forme musicale du rock.* » Los Carayos (Manu Chao, Schultz de Parabellum, François Hadji-Lazaro) qui faisaient presque du country folk, Pigalle, Les Négresses sont arrivés... Tout est dans l'air, les idées sont dans l'air, il faut juste capter.

Qu'est-ce que ton expérience au sein de Spi & La Gaudriole depuis 2004 amène dans Les Naufragés ?

Le jeu de scène. Parce que La Gaudriole, c'est la danse. J'ai découvert un univers fabuleux. Et des musiques intemporelles. J'ai envie de reprendre avec Les Naufs les chansons les plus festives de La Gaudriole. Par exemple, faire un cercle circassien facile à mener et une farandole. Puis finir le concert en reprenant deux titres de la Gaudriole. Après l'arrêt des Naufs en 2001, j'ai découvert les musiques et danses trad'. Je me suis remis pendant une dizaine d'années sur les pistes. Ça m'a fait renaitre.

Tu connaissais cet univers trad' avant ?

Non, avant je ne connaissais quasiment rien de tout ça. Surtout en étant dans le Sud, pour avoir accès à ce genre de milieu trad', il fallait vraiment fouiner. À l'inverse de la Bretagne par exemple, où il y avait des fest-noz, etc.

Le trad' semble avoir été pour toi une découverte aussi forte que le rock'n'roll ?

Ah ouais ouais. Moi, c'est des illuminations, dans ma vie ce n'est

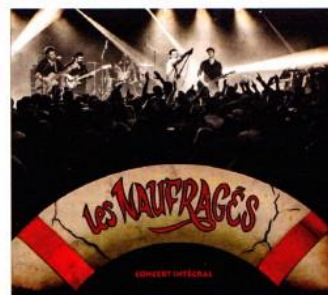
que ça. À un moment donné, j'écoute des chants de marins, je me dis : « *C'est imparable, on ne peut pas laisser passer ça.* » Le pouvoir du chant pur, cette puissance... Il y a aussi l'esprit de la chorale. Tout ça pouvait s'allier au rock'n'roll, donc j'y suis allé. Après, pour le trad', j'ai pris une énorme baffe à Saint-Martial, un village dans les montagnes des Cévennes, derrière Montpellier. Il y avait une espèce de fête, un sabbat. Le village avait réouvert ses portes, il est abandonné durant l'hiver. Trois mille personnes. Les jeunes avaient repris les tavernes, avaient ouvert les caves, mettaient des packs de bières. Des gens virevoltaient en dansant dans les rues. J'étais avec ma compagne, je lui ai dit : « *Tu vas voir, il y en a qui vont débouler habillés en ours !* » Dix minutes plus tard, une fanfare arrive, hautbois, tambour, vêtue en ours. Comme si on se retrouvait dans une porte temporelle, un monde féérique. Et je vois les danses, je me renseigne : « *C'est quoi ça ?* » On me répond : « *La bourrée 2 temps.* » Pour moi, la bourrée c'était un truc ringard. Or, là, je vois des gens qui voltigent. Je me dis : « *C'est ça que je veux faire !* » Si j'ai fondé le groupe Spi & La Gaudriole, ce n'est pas pour la musique elle-même mais pour la danse. Je voulais faire danser les gens. Quand on est sur scène, il n'y a rien de plus fort que de voir trois cents à quatre cents personnes faire le même code de danse au même moment, une grosse chorégraphie. Et sentir que la star, c'est pas sur scène mais dans le public, l'ensemble, tout le monde est artiste. Ça, c'est supérieur à tout ce que j'ai pu vivre auparavant. Dans le domaine du spectacle, il y a quelque chose de malsain : cinq personnes éclairée sur une scène et puis une assistance anonyme, dans le noir, debout, souvent immobile. Des spectateurs qui parfois s'emmerdent, ont mal aux jambes et qui, en plus, ont payé pour faire ça. J'ai l'impression qu'ils rêvent par personnes interposées. C'est-à-dire qu'ils ressortent de la

salle et leur vie continue comme avant. Dans le trad', ça ne se passe pas comme ça. Quand on connaît la danse, la vie ne continue pas comme avant. C'est une autre vie. Je n'ai jamais vu des personnes aussi passionnées et acharnées que les danseurs trad', plus que les rock'n'rollers. Je connais des danseurs trad' dont la vie est axée sur ça : le 1^{er} juillet, ils vont à tel événement trad' en camping-car. Ensuite, ils se rendent à Ars, Gennetines, Saint-Gervais-d'Auvergne, au Portugal, en Espagne, en Italie, tout ça jusqu'à fin août. Il n'y a rien qui peut surpasser ça. Car le nerf et le cœur de ça, c'est la sensualité. Retrouver le contact sensuel avec les gens.

Outre le fait que la danse et les musiques sont géniales, c'est dans le trad' qu'on trouve les plus belles nanas. Elles sont coquettes dans les bals. J'aime le côté gracieux de ce milieu. #



🎵 "Concert intégral" (De Bouche à Oreille/Label de Mai, 2016) et "Libertalia" (De Bouche à Oreille/Label de Mai, 2015) des Naufragés.
En concert : 28/01 La Pêche à Montreuil (93) • 10/02 Gare du Clavier à Saint-Étienne (42) • 25/03 Gymnase de Saint-Didier-en-Velay (43).





VVV